

John Updike

John Updike, *Five Boyhoods*, Cf. Martin Levin (editor), p. 157.

Pierre Brodin

Volume 5, numéro 3 (27), mai-juin 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30237ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brodin, P. (1963). Compte rendu de [John Updike / John Updike, *Five Boyhoods*, Cf. Martin Levin (editor), p. 157.] *Liberté*, 5(3), 259-264.

John Updike

.....“...refuser de se reposer sur ses lauriers, accepter le risque de l'excès pour apaiser ses obsessions est quand même ce qui distingue les artistes des simples amuseurs, et ce qui fait de certains d'entre eux des aventuriers qui osent pour nous tous.”

(J. Updike)

Plus d'un critique américain considère John Updike comme le plus doué des écrivains de sa génération. C'est certainement l'un de ceux qui ont percé le plus vite et dont le succès a été reconnu le plus tôt, puisqu'ayant à peine dépassé la trentaine, il a déjà à son actif un livre de poèmes, deux recueils de nouvelles et trois romans, tous très lus, très discutés et appréciés par un très grand nombre de lecteurs.

John Updike est né et a passé les treize premières années de sa vie à Shillington, une petite ville de Pennsylvanie, près de Reading, qu'on retrouve, à peine déguisée, dans plusieurs de ses oeuvres. Son enfance s'est déroulée, comme il a dit lui-même, “dans un monde réduit au silence par deux catastrophes invisibles”... la grande Dépression des années 30 et la fin de la Deuxième Guerre Mondiale. (1)

(1) Cf. Martin Levin (editor) *Five Boyhoods*, p. 157: My boyhood was spent in a world made tranquil by two invisible catastrophes: The Depression and World War II. Before 1932, when I was born, and 1945, when we moved away, the town of Shillington changed, as far as I could see, very little.”

Le jeune Updike fait de bonnes études secondaires et universitaires obtient son diplôme de l'université Harvard, puis s'adonne à la littérature, écrivant pour le *New Yorker* des articles, des poèmes humoristiques et des nouvelles, et se faisant connaître du grand public par deux récits publiés à un an d'intervalle, *The Poorhouse Fair* (1959) et *Rabbit, Run* (1960).

Updike est, tout d'abord, un excellent conteur. Ses nouvelles, publiées dans le *New Yorker* entre 1959 et 1962 ont été réunies dans *The Same Door* (1959) et *Pidgeon Feathers and Other Stories* (1962).

Ces récits, habilement composés, présentent des vignettes parfois conventionnelles mais ils sont de lecture agréable et souvent amusants. Les sujets, certes, sont limités — comme la forme littéraire choisie par l'auteur, — et parfois même extrêmement ténus. Les personnages décrits sont, en général, des jeunes garçons, ou des jeunes hommes dont les problèmes ne sont pas d'une importance vitale. Un jeune époux rencontre par hasard une de ses anciennes "flammes" et c'est "*La Persistance du Désir*". Un autre se remémore sa lune de miel et cherche, avant de s'endormir, à se rappeler le nom d'un individu rencontré à cette époque. Dans *Lifeguard*, l'auteur montre, non sans humour, les similarités entre un maître-nageur (ou un gardien de plage) et un pasteur — les deux rôles coïncident en un personnage unique.

Parfois, cependant, l'ironie est un peu plus aiguë, comme dans *La Femme du Docteur*, où les préjugés racistes de l'héroïne, une Anglaise des Antilles, sont présentés d'une façon qui nous fait passer une sorte de froid dans le dos.

La Fête à l'Asile (*The Poorhouse Fair*, 1959) est le premier roman d'Updike et son premier succès important. (1) C'est un curieux ouvrage, écrit dans un style réaliste, centré sur la vie et les préoccupations des pensionnaires d'un asile de vieillards pauvres. Ces êtres fiers, impuissants, qui attendent la mort, les uns comme des sages, d'autres comme des enfants, se défendent comme ils peuvent contre l'oisiveté, l'ennui, la solitude, la misère et l'administration. *La Fête à l'Asile* ne manque pas d'intérêt mais est, à mon avis, inférieure à *Rabbit, Run* et au *Cen-*

(1) "a richly energetic and brilliant work of art" (Henry Wasser, in *The American Annual*, 1960).

taure, deux romans sur lesquels nous nous attarderons plus longuement.

L'humour et l'ironie, déjà fort apparents dans les poèmes et les contes, éclatent joyeusement dans *Rabbit, Run* (*Cours, lapin*), le roman le plus populaire d'Updike jusqu'à ce jour.

Le héros, "Rabbit" Engstrun, a été, adolescent, champion scolaire de basket-ball. Il a eu, par le sport, un aperçu de ce que pouvaient être la satisfaction de percer, de se dépasser, le succès, la vie. Mais son existence, à l'âge adulte, n'est pas à la hauteur de ses aspirations ni, probablement, de ses moyens. Il fait un sot mariage avec une femme-enfant, plus médiocre que lui, pour qui n'existent que de médiocres valeurs domestiques. Ses beaux-parents professent et lui proposent des "idéaux" matérialistes fondés sur le mensonge. Son ancien "coach" de high-school, d'une part, son pasteur d'autre part, ne peuvent ou ne savent pas l'aider.

La plupart des gens qui l'entourent, en l'aidant, lui font plus de mal que de bien. Ils lui pardonnent, prétendent le "comprendre", essaient de le "refaire" à leur image, l'empêchent de se réaliser. Ce n'est pas de pardon, ni de pseudo-compréhension, ni d'avilissement qu'il a besoin: ce qu'il souhaite instinctivement c'est qu'on le force à se dépasser.

Insatisfait par le présent, il a la nostalgie de l'enfance et du potentiel illimité de celle-ci (il revit, d'ailleurs, chez les enfants qu'il rencontre, cette possibilité immense qu'est la vie.) Il a aussi un désir fou de créer. Il cherche le parfait amour, avec un égoïsme totalement inconscient, et n'arrive pas davantage à le trouver. Il manque d'intelligence, de lucidité, mais non de coeur, de tendresse. Bien qu'il soit avant tout un "physique", il a une vie spirituelle réelle, mais ne parvient pas à l'exprimer. Alors, il court, il s'enfuit comme un lapin. Mais il sera toujours repris, car il a, au cou, une sorte de carcan: il y aurait toujours quelqu'un ou quelque chose pour tirer sur la chaîne et le ramener.

Le roman est obsédant et l'atmosphère de cauchemar dans laquelle se débat le héros pourrait être qualifiée de kafkaïenne si elle n'était pas, aussi, empreinte d'un certain humour. Mais c'est une oeuvre très réussie, émouvante, difficile à oublier.

The Centaur (1963) est un ouvrage ambitieux, qui n'a pas

entièrement satisfait tous les critiques, mais qui est loin d'être indifférent et qui marque, pour l'auteur, un grand pas en avant.

Updike, comme Joyce, comme Thomas Mann, a choisi de raconter un mythe ancien, de le transférer dans les temps modernes, et de créer, à partir de la vieille légende, une poétique nouvelle, symbolique histoire.

Le mythe est celui de Chiron, le plus savant et le plus innocent des Centaures, le précepteur des fils des dieux (Hercule, Achille, Jason, etc...) Blessé dans sa caverne par une flèche empoisonnée destinée à un autre Centaure qui avait indisposé Héraklès, il renonce à une immortalité torturée pour expier le péché de Prométhée, voleur du feu céleste. Zeus récompense Chiron de son sacrifice en le plaçant parmi les étoiles, dans la constellation du Sagittaire.

Zeus, dans le roman d'Updike, est Mr. Zimmerman (1), l'omniscient, libidineux et cruel principal de la *high-school* d'Olinger, une petite ville de Pennsylvanie. Chiron est Georges Caldwell, un professeur de science dans cette école. Cérès est sa femme Cassie, la fermière qui aime la campagne, la flore et la faune. Prométhée est son fils Peter, un garçon de quinze ans, sensible et affligé de *psoriasis* ou d'eczéma. (Ici, Updike prend des libertés avec le mythe, car Prométhée, comme chacun sait, était un Titan, et le fils de Japet). (1) Vénus, elle, est Vera Hummel, un professeur de gymnastique; Vulcain est son mari, le garagiste.

L'histoire est racontée de plusieurs façons différentes. Un récit objectif relate certains incidents de la vie de Georges Caldwell au cours de trois journées de l'hiver 1947. Peter Caldwell, devenu adulte et peintre, raconte à sa maîtresse noire son adolescence. Un poème allégorique décrit les souffrances d'un immortel mythique, homme au-dessus de la ceinture, animal en dessous. Une notice nécrologique élogieuse résume, en style journalistique, la carrière de George Caldwell.

Le mythe ancien et le récit moderne se mélangent richement. Caldwell est blessé à la cheville par la flèche empoisonnée que lui a lancée un de ses élèves. Le "feu" qu'a volé aux dieux Prométhée-Peter, c'est son talent artistique. Sa punition est d'é-

(1) L'auteur prend d'autres libertés, notamment avec la vraisemblance et avec les lieux, les époques et les saisons. Mais tout cela est voulu.

tre enchaîné à son inhibition et troublé par cette désagréable allergie signalée plus haut. Son amie Penny ouvre pour lui la boîte de Pandore de sa propre sexualité. Le sacrifice de son père le fait passer de l'adolescence à l'état d'homme.

Les rapports entre les malheureux et bien intentionné G. Caldwell et son fils sont, en un sens, le thème principal du livre. Peter aime son père, mais supporte difficilement l'incapacité de Caldwell à guider autrui. Il voit en lui un idéaliste ridicule humilié ou blessé (au sens propre du mot) par des élèves stupides, par la pauvreté et par les années. Seul, le sacrifice de Caldwell fera passer son fils de l'enfance à l'âge adulte. Peter acceptera finalement les imperfections humaines, y compris celles de son père qui est une sorte de symbole de l'humanité souffrante, humiliée, dont les parties supérieures représentent la beauté et l'intelligence qui aspirent au ciel, les parties inférieures la force et la passion, attachées à la terre.

Au total, *le Centaure* est un livre étrange, troublant, parfois très beau et de contenu très riche.

Si l'on essaie de faire le bilan de l'oeuvre d'Updike, on s'aperçoit, tout d'abord, que la *forme*, dans les romans, l'emporte peut-être sur le fond. Incontestablement, Updike a de grandes qualités de style. Il aime les mots et joue avec eux avec élégance et désinvolture. Il sait capturer des sensations et les traduire en images souvent très réussies. Il a le goût et le don de la métaphore. Un des personnages, par exemple, "sourit... et porte son sourire comme un oeuf dans une cuiller... "L'isostasie", explique un professeur, "c'est comme une grosse dame qui ajuste sa gaine." Une famille allemande assez horrible appartient à cette espèce qui "vous mangerait le coeur et jetterait les restes dans l'évier."

Sa prose est nette et vibrante. Elle est aussi imaginative et très riche.

Ce styliste est également un observateur, qui sait voir et rendre ce qu'il voit. C'est, de plus, un humaniste et un ironiste. Je ne citerai, pour preuve de cette ironie que, dans *Le Centaure*, la symétrie entre la Grèce ancienne et la Pennsylvanie d'aujourd'hui, le contraste entre Prométhée et le peintre abstrait de troisième ordre qu'est devenu Peter Caldwell.

La plupart des critiques reconnaissent à Updike un certain goût. On peut regretter, toutefois, une certaine propension

à une pornographie à demi-gratuite, apparente surtout dans *Rabbit, Run*.

Mais ce qu'on regrettera peut-être le plus chez Updike, c'est qu'il n'ait pas encore trouvé de très grands sujets. Son talent est immense, mais il s'exerce trop souvent dans un domaine assez restreint et parfois trivial.

Cela dit, cet écrivain lucide, sérieux, méthodique (1), est tout de même un des jeunes écrivains qui offrent le plus d'originalité et de promesses parmi ceux de l'époque contemporaine.

Pierre BRODIN

*(Extraits d'un livre à paraître en 1964
sur les nouveaux écrivains américains).*

(1) Updike, dans *Five Boyhoods* (1962) évoque sa conception d'enfant de l'écrivain, conception qu'il estime avoir gardée, à l'âge adulte: ... "someone who lived in a small town like Shillington, and who, equipped with pencil and paper, practiced his solitary trade as methodically as the dentist practiced his. And indeed, that is how it is at present with me."